

où l'orthodoxie la plus scrupuleuse serait fort embarrassée de trouver un mot à reprendre ! Elle montrerait que, par intervalles, il revenait à la religion des rationalistes illustres, païens ou philosophes ?... Il faut, pour oser le faire entendre, que Sainte-Beuve éprouve une bien impérieuse envie d'opposer Chateaubriand à lui-même !

Mais c'est ainsi qu'il en use à son égard. Ses éloges même accusent et blessent. Ils ressemblent à des caresses félines : on y sent la griffe<sup>1</sup>.

1. On lit dans le *Journal des Goncourt* (1<sup>re</sup> série, t. II, p. 190) : « Le plus grand et peut être le plus malin esprit causé de Sainte-Beuve : l'éreintement dans la défense. Ah ! le terrible empoisonneur d'éloges !... »

## II

## CE QUI INSPIRE LES ATTAQUES DE SAINTE-BEUVE

Crainte d'être dupe. — Jalousie. — Goût de la volupté.  
Scepticisme aigu

On voit que la malveillance de Sainte-Beuve pour Chateaubriand n'est pas douteuse. D'où vient-elle donc ? Qu'est-ce qui l'explique ? Car enfin Sainte-Beuve a aimé les lettres avec passion. La sympathie devait lui être naturelle envers celui qu'il a nommé le plus grand lettré de ce siècle. Ce grand lettré n'était-il pas en même temps le vrai père de l'école nouvelle, qui avait enthousiasmé sa jeunesse ? Et n'avait-il pas eu l'honneur enfin de le voir lui-même de près, dans ce salon fameux et si étroitement fermé, où il avait reçu la flatteuse distinction d'être admis ? Ainsi que tous ceux qui se réunissaient là, autour de lui, et comme sous les rayons de sa gloire, Sainte-Beuve était, pour ainsi dire, de sa cour.

Comment se fait-il donc qu'il se soit complu à le décrier, au moins dans sa bonne foi ? Quelles peuvent être les raisons de cette hostilité singulière ?

Il y en a plusieurs.

Tout d'abord il convient de se souvenir que l'auteur des *Lundis* était fort sensible à la crainte de jouer le rôle de dupe. Esprit très fin, il avait cet

orgueil subtil des délicats, qui entendent avant tout ne point partager les engouements de la foule et ne s'en laisser imposer par personne! Il était donc un peu en garde, surtout envers une renommée comme celle de Chateaubriand, que l'opinion publique avait gâté de sa faveur. Mais, en se raidissant contre un entraînement général de bienveillance, il courait naturellement le danger de pencher en sens contraire, jusqu'à l'excès. Il est toujours difficile de réagir avec mesure.

Ajoutons que, lorsqu'il jugea le célèbre écrivain après sa mort, il pouvait redouter d'autant plus de passer pour être victime des préjugés favorables de la multitude à son égard qu'il avait paru leur donner raison de son vivant.

On se rappelle, par exemple, que, dans l'année 1834, une lecture des *Mémoires d'outre-tombe* eut lieu chez M<sup>me</sup> Récamier, devant un auditoire choisi. Sainte-Beuve figurait parmi les privilégiés. Or voici en quels termes il fit connaître ses impressions au public, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, auquel nous avons déjà renvoyé<sup>1</sup> :

« Entrons bien dans cette pensée; respirons, respirons sans mélange la poésie de ces pages où l'intimité s'exhale avec l'éclat. Embrassons, étreignons en nous ces rares moments, pour qu'après qu'ils auront fui ils augmentent encore de perspective, pour qu'ils dilatent d'une lumière magnifique et sacrée le souvenir. Cour de Ferrare, jardins des Médicis, forêt de pins de Ravenne où fut Byron,

1. 15 avril 1834.

tous lieux où se sont groupés des génies, des affections et des gloires, tous Édens mortels que la jeune postérité exagère toujours un peu, et qu'elle adore, faut-il vous envier? Et n'enviera-t-on pas un jour ceci? »

Il éprouvait le besoin de se punir de ces accès d'enthousiasme et de rompre ouvertement avec ses admirations. Qu'il ait été le thuriféraire de la gloire, tant que la gloire fut capable de payer son encens, pour en devenir le détracteur, quand il ne pouvait plus rien espérer d'elle, c'est fâcheux sans doute pour sa renommée, et on n'a pas manqué d'en tirer parti contre le désintéressement de sa critique. On a dit que, pour conquérir plus sûrement l'attention sympathique de l'opinion, et surtout celle de l'Académie, il s'était résolu à flatter un homme considérable, dont il savait le crédit puissant sur l'une et sur l'autre, sauf à désavouer ses adulations hypocrites, quand elles lui seraient devenues inutiles. C'est une conjecture calomnieuse. Il avait assez conscience de son talent pour ne pas se croire obligé d'acheter le succès par une ignominie.

Ce qui est plus vraisemblable, c'est qu'il subit d'abord l'influence de la société qu'il fréquentait. Plus tard il aura été un peu humilié d'avoir partagé une admiration qu'il finit par juger excessive; et son amour-propre se sera donné une revanche. La revanche fut réservée d'abord, mais la contradiction survint et l'exaspéra. Sainte-Beuve entreprit de montrer que ses premières attaques, après la mort de Chateaubriand, étaient pleinement justifiées. Ce fut comme un procès, où il plaida pour lui-

même. Sa fierté blessée s'y obstina ; il essaya de prouver de toutes manières qu'il avait eu raison, et sa thèse l'entraîna sans doute, comme souvent il arrive, plus loin qu'il ne l'avait d'abord voulu, et certainement au-delà des justes limites.

\*  
\* \*

Il faut bien convenir aussi que ce réquisitoire ne répondait que trop bien à quelques inclinations de son âme, qui ne lui font pas précisément beaucoup d'honneur. Il était né jaloux.

Il aimait les renommées modestes : il se plaisait à les mettre en lumière et à leur donner du relief. C'étaient les protégées de son talent. En retour, le bruit des grandes réputations, du moins des réputations récentes, sonnait désagréablement à ses oreilles. Dans ses conversations familières, il rabaisait, avec une visible jouissance, Lamartine, Michelet, About, Victor Hugo, Balzac, tous ceux enfin que l'opinion publique élevait au-dessus des autres, à une place de choix<sup>1</sup>. C'était son penchant, et il le portait jusque dans ses écrits. La plume à la main, il ressemblait encore à ces causeurs qui ne peuvent entendre louer vivement personne, serait-ce un de leurs amis, sans éprouver la tentation d'opposer la critique à l'éloge. On devine la secrète envie qui les pousse, bien qu'ils la dissimulent aux yeux des autres, et parfois à leurs propres yeux, sous le masque commode de la justice.

1. Cf. *Journal des Goncourt*, 1<sup>re</sup> série, t. II, *passim*.

Égaré par ce mauvais sentiment, Sainte-Beuve a failli traiter la mémoire de M<sup>me</sup> de Staël comme il a fait celle de Chateaubriand. Le 15 mars 1868, il écrivait à un de ses amis :

« Tous ces ennuis, toutes ces chicanes, ces prétentions exorbitantes des Broglie à une perpétuité de propriété de lettres et de billets dispersés à travers le monde me pousseront, si je vis, à faire un livre que je ferai imprimer par-delà la frontière et en Belgique, qui aura pour titre : *M<sup>me</sup> de Staël et son groupe littéraire* : ce sera le pendant de mon *Chateaubriand*. Et vogue la galère ! »

Heureusement pour M<sup>me</sup> de Staël — et pour lui — il n'a pas vécu ; un an et demi après cette lettre, il était mort. Mais on voit qu'il ne se faisait pas illusion à lui-même sur la laideur de l'action qu'il

1. *Correspondance de Sainte-Beuve*, Paris, C. Lévy, 1878, t. II, p. 270 ; la lettre porte pour suscription : à un éditeur. Huit jours après cette lettre, le 23 mars, il communiquait son projet aux Goncourt, qui écrivaient dans leur *journal* : « Si l'on savait ce qui fait faire un livre à Sainte-Beuve ! Nous le trouvons aujourd'hui tout enflammé d'un projet de publication sur M<sup>me</sup> de Staël et son groupe, un pendant à son fameux Chateaubriand, et avec les mêmes nids de vipères, comme notes, en bas des pages — et cela non par intérêt ou curiosité de la mémoire de M<sup>me</sup> de Staël, non par la sollicitation de documents inédits, mais simplement pour être désagréable aux de Broglie qu'il déteste. Au fond, il y a un chinois de paravent dans Sainte-Beuve. » (*Journal des Goncourt*, 1<sup>re</sup> série, t. III, p. 198.) L'année suivante, il n'avait pas encore renoncé à son projet. Le 21 mars 1869, il y revenait dans une lettre à M. Emile Delérot. Il appelait encore l'ouvrage rêvé le « pendant de mon Chateaubriand », et il annonçait qu'il en recueillait les matériaux : « Je me suis mis à ramasser, » disait-il, « tout ce que je puis de témoignages sur M<sup>me</sup> de Staël. » Mais, sentant le déclin de ses forces, il ajoutait : « Je fais comme les gens qui ont une gastrite et qui rêvent des festins de Gargantua. » *Nouvelle Correspondance*, Paris, C. Lévy, 1880, p. 337. La mort ne lui a pas permis de se donner ce festin-là.

avait la pensée de commettre. Comme il arrive pour un enfant dont on rougit d'être père, il entendait cacher la naissance de son livre, loin de Paris, hors de France. Et voilà la production clandestine qui devait mériter, d'après lui-même, de former pendant à *Chateaubriand et son groupe!* De ces deux ouvrages, l'espèce de honte que le premier lui inspirait d'avance, suffit peut-être à montrer quel honneur il s'est fait en écrivant le second.

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que sa jalousie en voulait à l'auteur du *Génie du Christianisme*, pour d'autres succès même que ceux de la renommée. Dès l'apparition d'*Atala* et pour de longues années, Chateaubriand devint l'idole des salons, de ce monde brillant et léger qui, échappé aux terreurs de la Révolution, s'oubliait volontiers dans la joie de vivre.

Rien ne lui manquait de ce qui enchante les cœurs. Avec sa tête superbe, intelligente et fière, dont l'âge même respecta la beauté, couronné de sa gloire naissante comme d'une poétique auréole, suivi partout de l'image idéale de ce René mélancolique et romanesque, que l'on croyait voir revivre en lui, et d'ailleurs soldat vaillant et généreux d'une grande cause persécutée, le noble et beau jeune homme éveillait de toutes parts des enthousiasmes et voyait venir à lui des sympathies enflammées. Nul ne fut plus recherché, ni plus fêté, ni plus aimé.

Sainte-Beuve lui pardonnait mal ces triomphes. Il les avait peu connus lui-même, quoiqu'il les eût beaucoup désirés toujours. Sauf pour ce qui regarde

l'esprit, la nature l'avait traité en marâtre. Elle lui avait donné une laideur humiliante. Figure lourde, épaisse, aux chairs flasques et retombantes, où l'âme elle-même n'envoyait du dedans aucun reflet sympathique, quand son buste fut exposé, en 1870, il étonna tous ceux qui ne connaissaient l'homme que par ses livres : on se le montrait comme « une caricature<sup>1</sup> ». En lui apportant des infirmités, le temps, qui négligea d'y joindre la sagesse, lui ajouta des ridicules. Aussi il souffrait avec peine qu'on parlât devant lui de la beauté virile, et il gardait une sorte de rancune particulière aux hommes de talent qui avaient reçu le don de charmer par leur personne comme par leurs écrits<sup>2</sup>.

1. Nicolardot : *Confession de Sainte-Beuve*, 1882, p. 85.

2. Dans un article publié par la *Revue de Paris*, le 1<sup>er</sup> février 1897, M. E. Faguet a dit de lui (p. 574) : « Il est incontestable qu'il fut jaloux. Il le fut de ceux qui avaient eu plus de succès que lui comme créateurs... Il aimait encore moins ceux qui avaient été beaux dans leur jeunesse (Il était lui-même fort laid) et avaient eu des succès féminins. Il n'a rendu pleine justice ni à Chateaubriand, ni à Lamartine, ni à Musset, à cause de cela, ou du moins en partie à cause de cela. » — On lit ailleurs, dans le même article (p. 547) : « Né passionné, peu doué par la nature pour séduire, le sachant et en souffrant, horriblement jaloux, ses prétentions, ses déceptions et ses rancunes ont eu leur influence sur ses jugements et sa critique... Elles l'ont souvent rendu injuste et ont altéré la sûreté ordinaire de son goût. » — A propos de l'influence que ses penchants et les circonstances exerçaient sur ses jugements, les Goncourt, qui le connaissaient bien, l'assimilant à une femme, écrivaient en 1869, un an avant sa mort : « Jusqu'à la fin, même au bord de la tombe, Sainte-Beuve sera la Sainte-Beuve de toute sa vie. » (*Journal des Goncourt*, 1<sup>re</sup> série, t. III, p. 291.)

Un de ses plus anciens secrétaires, resté son admirateur, M. Jules Levallois, a lui-même noté cette sensibilité excessive, qui assujettissait trop souvent son jugement à ses impressions et rendait sa critique versatile : « Il a passé sa vie à se prendre et à se déprendre, à se livrer et à se ressaisir; incessamment il a flotté

Il lui était d'autant plus pénible de n'en pas jouir lui-même qu'il avait un penchant très vif pour tout ce qui regarde la volupté. Il faut oser l'avouer, si délicat que puisse être l'aveu, car cette tendance est aussi une des causes qui lui firent rechercher avec tant de zèle, et publier avec tant de complaisance, des confidences délicates et des anecdotes un peu lestes sur les relations de Chateaubriand et ses mœurs.

\*  
\* \*

Un de ses intimes l'a dit : le plus souvent « ses conversations et ses investigations avaient pour but la chronique scandaleuse<sup>1</sup> ». Manifestement, c'est un sujet qu'il aime ; il y respire, il s'y étend, il s'y prélassé. Même quand d'y toucher ce n'est de nul profit pour sa thèse furtive contre Chateaubriand, il y touche encore et s'y arrête. Faut-il faire un rapprochement, faut-il citer un passage, ou rappeler un mot, il choisit de préférence ce qui chatouille l'imagination ; s'il analyse le poème des *Martyrs*, il insiste sur certaines parties du récit d'Eudore : il reproduit longuement la confession de sa vie molle et sensuelle sur les bords enchanteurs du golfe de Naples, et, plus tard, de sa coupable rencontre avec Velléda, la druidesse. Il y appuie ; il prolonge l'im-

entre l'engouement et le désenchantement. » (Jules Levallois : *Sainte-Beuve*, Paris, 1872, p. 69). Ainsi pour *Port-Royal* : il a été longtemps pour Port-Royal contre Louis XIV, et il était à la fin pour Louis XIV contre Port-Royal (*Ibid.*, p. 178).

1. Nicolardot, *op. cit.*, p. 274.

pression avec des traits empruntés de Lamartine, de La Fontaine, de Moncrif, d'Ovide, des *Natchez*, d'un vieil hymne à Vénus, de toutes les époques enfin et de toutes les langues. Il ne se lasse pas, il est intarissable<sup>1</sup>.

C'est une matière où il n'avait malheureusement aucune retenue. Il s'est plu à publier les faiblesses d'autrui ; peut-être y cherchait-il une excuse indirecte pour les siennes. Toujours est-il qu'il a reçu la peine du talion. Ceux qui l'ont vu intimement, qui ont vécu près de lui et avec lui, ont livré à la curiosité du public les secrets de sa conduite. Il a mis ces indiscretions à la mode ; sa mémoire devait en souffrir, et elle en a souffert plus qu'aucune autre ; car, au point de vue des mœurs, peu d'hommes ont eu plus à cacher<sup>2</sup>...

S'il relève avec un soin jaloux les misères de Chateaubriand, ce qui l'y pousse, c'est, parmi des causes diverses, la triste jouissance qu'y trouve son extrême sensualité. Rien n'a pu le guérir de ce goût, ni la fréquentation des plus belles œuvres de l'esprit humain, ni l'art, ni l'expérience, ni l'âge<sup>3</sup>.

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 15-17, et la note de la page 17 ; cf. *ibid.*, p. 34, 38 et la note, p. 38-39, p. 52, et aussi p. 152, en note, etc. ; de même, à propos de Fontanes (p. 129-131), dans des notes que rien n'appelle, et qui sont mises là uniquement pour le plaisir, et par penchant.

2. Cf. Nicolardot, *Confession de Sainte-Beuve*, p. 290 ; Pons, *Sainte-Beuve et ces inconnues*, p. 148-149, et aussi p. 276.

3. Ces déplorables tendances sont confirmées par ses propres confidences. Voir un peu plus bas (p. 66, note 2) un mot de lui très caractéristique. Il en résulterait qu'il n'appréciait que les jouissances brutales. Même témoignage, le 11 avril 1863, à un dîner chez Magny : « Il passa le reste du dîner à me faire de petites confidences intimes... Les plaisirs des sens sont pour lui les

\*  
\* \*

D'ailleurs, en ce qui regarde Chateaubriand, de mettre en évidence certaines défaillances de conduite, c'était en même temps, pour lui, obéir à une autre influence du dedans, aussi puissante peut-être : sa passion de sceptique.

Car il fut un véritable ennemi du Christianisme, au moins dans les quinze à vingt dernières années de sa vie. Il en voulait à un grand écrivain, vers qui le portaient quelques sympathies d'artiste, d'avoir consacré des facultés brillantes à ramener vers l'Eglise les faveurs de l'opinion. En étalant les inconséquences de sa vie et celles de ses paroles, réelles ou non, il entendait, on l'a vu, jeter le doute sur la sincérité de sa foi. C'était enlever à la religion chrétienne, s'il venait à réussir, celui même qui avait entrepris de la réhabiliter devant le XIX<sup>e</sup> siècle, et ruiner du même coup l'influence d'une apologie retentissante, où il ne fallait plus voir qu'un beau mensonge du talent.

Tel est le but de ce que nous avons nommé plus

seuls. » (*Journal des Goncourt*, 1<sup>re</sup> série, t. II, p. 190). Autres confidences du même genre, mais à peu près impossibles à reproduire, le 14 février de la même année, puis le 22 juin, (*ibid.* pp. 88 et 124). Il a, du reste, laissé échapper des aveux significatifs devant le public même. « A un certain âge de la vie, si notre maison n'est pas peuplée d'enfants, elle se remplit de manies et de vices. » — Ailleurs : « Mûrir ! mûrir !... On durcit à de certaines places, on pourrit à d'autres ; on ne mûrit pas. » En reproduisant ces réflexions à propos de ses vices, M. E. Faguet les déclare « instructives et terriblement à cet égard. » Le même critique pense que ses vices ont nui même à la largeur de son intelligence (*Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> février 1897).

haut sa thèse. C'était, à ses yeux, un bon tour de guerre joué à l'Eglise, et le philosophe incrédule en riait sans doute, embusqué chez lui derrière le littérateur.

Car il n'y a pas à se faire illusion. On ne peut pas douter qu'il n'ait eu, à l'égard de la doctrine catholique, plus que de l'indifférence : une véritable hostilité. Il y aurait duperie à se méprendre sur les apparences respectueuses qu'offrent en général ses écrits. La brutalité du langage n'était point dans ses habitudes, n'étant pas selon le bon goût ; il y aurait vu, d'ailleurs, avec raison, une maladresse. Mais pour quiconque ne s'arrête pas à la surface, pour qui cherche, sous l'enveloppe polie des mots, la réalité sans fard des sentiments, l'adversaire se laisse bien voir, il se trahit.

Non pas peut-être que Sainte-Beuve n'ait parfois jeté un regard d'envie et de regret vers une religion, à la fois pleine de craintes et d'espérances, que servirent et aimèrent tant d'hommes illustres, dont il admirait le génie. Il paraît avoir désiré, à certains moments, franchir le pas terrible de la mort, encouragé, soutenu et béni par elle. C'est ainsi que peu de temps après son entrée au Sénat, comme il faisait un jour sa promenade habituelle près du Luxembourg, il rencontra le curé de Saint-Sulpice, qui se promenait lui-même avec un autre ecclésiastique. Aussitôt il alla vers lui, lia conversation, et, protestant du désir où il était de mourir chrétiennement, il termina par ces mots : « Si jamais vous appreniez, Monsieur le curé, que je fusse malade et en danger de mort, vous pouvez

être sûr que je recevrai votre visite avec plaisir, et que vous n'aurez pas à vous plaindre de moi<sup>1</sup>. »

Voilà, dira-t-on, un bel hypocrite! — Pourquoi un hypocrite? C'est une explication fort commode d'invoquer l'hypocrisie. Mais, si elle est offensante toujours, elle est fautive le plus souvent. Pourquoi Sainte-Beuve aurait-il joué cette comédie inutile, et de quel droit l'en accuser?

Du reste, en avril 1869, six mois avant sa mort, quelqu'un qui le connaissait bien, un sceptique comme lui, disait familièrement à M. de Pontmartin: « Croiriez-vous que ce diable de Sainte-Beuve n'est pas tranquille<sup>2</sup>. »

On peut donc l'en croire: il y avait des heures dans sa vie où le mystère de la mort le faisait frissonner. Troublé par la formidable pensée de ce terrible saut dans l'inconnu, qui suit le moment où les yeux s'éteignent, il rêvait alors un suprême retour vers Dieu, qui mettrait de son côté toutes les chances.

Et il n'y a pas de quoi en être surpris, au contraire. Pascal a parlé éloquemment de « ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie... Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite, disait-il, plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne et m'épouvante; c'est un monstre pour moi. »

Il est donc naturel que l'image de l'autre vie ait tourmenté parfois Sainte-Beuve. Mais ces appr-

1. Nicolardot, *op. cit.*, p. 13.

2. Pontmartin, dans le *Correspondant*, décembre 1872, vol. IX, p. 244-260.

hensions mêmes, ne guérissant pas son scepticisme, l'exaspéraient. Il en voulait d'autant plus à l'Église qui inquiétait sa tranquillité et ses jouissances, et il s'animait plus vivement contre ses dogmes à mesure qu'il en était plus effrayé, comme ces voyageurs pusillanimes qui, surpris par la nuit, poussent des cris pour étouffer leur émotion ou se persuader à eux-mêmes qu'ils n'ont pas peur<sup>1</sup>.

Aussi ne manque-t-il jamais l'occasion de la piquer au passage, en distillant dans la blessure quelques gouttes de venin.

A propos du merveilleux chrétien dans les *Martyrs*, au lieu de se borner à faire voir ce que l'on croit y sentir d'artificiel et de laborieux, et de s'en prendre au poète, il fait porter ses attaques plus haut: il s'appuie sur les découvertes de la *science moderne*, — ce qui était alors un mot fort à la mode, — pour nier qu'on puisse faire jamais un tableau pittoresque du Ciel, du Purgatoire et de l'Enfer.

Eudore confesse ses égarements devant Cymodo-

1. « J'ai l'air d'être brave en apparence, disait-il devant les Goncourt, en 1863, mais au fond, moralement, je suis très-peureux. » (*Journal des Goncourt*, 1<sup>re</sup> série, t. II, p. 99.)

La superstition était, paraît-il, une des formes que la peur prenait chez lui. Dans le *Journal des Débats* (26 mars 1891), M. André Hallays, usant contre lui de la méthode dont il s'est servi lui-même si souvent contre les autres, a rapporté les récits que lui a faits un ancien garçon du restaurant Magny, devenu aubergiste en Bretagne, entre Perros-Guirec et Ploumanach: « Vous avez entendu parler des diners de Magny, où il y avait tant d'hommes célèbres. Eh bien! moi, j'ai servi M. Sainte-Beuve, M<sup>me</sup> G. Sand, M. de Saint-Victor... Ce que tous ces gens-là étaient superstitieux! Quand je mettais le couvert, je plaçais tout exprès les couteaux et les fourchettes d'une certaine façon, rien que pour voir la frayeur de M. Sainte-Beuve. » On se rappelle le mot de Pascal: « Incrédules, les plus crédules. » (*Pensées*, XXIV, 99, édit. Havet.)